

## Départ

*Il a été conclu et résolu que soit ordonné à tous les Juifs et Juives de quitter nos royaumes, et qu'ils ne soient jamais autorisés à y retourner. Nous ordonnons en cet édit que tous les Juifs et Juives de tout âge, résidant en nos domaines et territoires, partent avec leurs fils et filles, leurs domestiques et parents, grands et petits, quel que soit leur âge, d'ici la fin de juillet de cette année, et qu'ils n'osent pas revenir sur nos terres, fût-ce d'un pied, ni s'y introduire sans permission de quelque manière que ce soit. Tout Juif qui n'obéirait pas à cet édit et serait trouvé en nos royaume et domaines, ou qui retourne dans le royaume de quelque manière que ce fût, encourra la peine de mort, et la confiscation de tous ses biens. De façon à ce que lesdits Juifs puissent vendre leur ménage et leurs effets, nous leur pourvoyons pour le moment l'assurance de notre royale protection et sécurité, de sorte que, d'ici la fin du mois de juillet, ils puissent vendre et échanger leur effets, meubles, et autres objets, et s'en défaire aussi librement qu'il leur plaira ; et que durant ladite période,*

*personne n'a le droit de nuire, attenter à, ou porter préjudice à leurs personnes ou leurs biens, ce qui est contraire à la justice, et fera encourir la punition qui survient à ceux qui violent notre royale sécurité. Nous accordons donc la permission auxdits Juifs et Juives d'emporter leurs biens et effets en dehors de nos possessions, que ce soit par voie maritime ou terrestre, à la condition qu'ils n'emportent ni or, ni argent.*

*En cette ville de Grenade, Trente-et-unième jour de mars en l'an de Notre Seigneur 1492,*

*Juan de Coloma, Secrétaire du Roi et de la Reine, laquelle j'ai écrite sur l'ordre de nos Majestés.*

Une branche de la famille Cazès n'avait pas attendu les derniers instants. Quatre décennies avant l'édit officialisant l'éviction des Juifs du royaume d'Espagne, elle prit ses cliques et ses claques, conformément à la volonté royale, et quitta Grenade avec d'autres familles maures. Seul un cousin éloigné partit en catastrophe au printemps 92 et retrouva les siens à Alger. Dernier épisode de la Reconquista, la publication du Décret sur ordre de leurs Gracieuses Majestés, Ferdinand et Isabelle, confirma que ceux des nôtres qui avaient déjà pris le large avaient eu raison.

On se doit toutefois de noter une redoutable méprise : plus des deux-tiers de la tribu Cazès choisit de se convertir, certains dans l'urgence, en avril 92, incapables de se résigner à partir. La moyenne nationale tourna autour de 50/50. Un de parti pour un qui resta. La famille Cazès à elle seule fit grossir les

chiffres au profit des renégats... Oui, nous sommes, majoritairement, nous les Cazès, des renégats.

Le vieux Isaac se résigna à l'exil. Il refusa de se convertir. Il lui était difficile de comprendre en quoi sa présence en terre d'Espagne posait une menace à la foi catholique, alors bah il partit. La religion fut surtout un prétexte : il avait la bougeotte. Il tenta de vendre ses biens avant le grand départ, juste comme d'autres en 1962, cinq siècles plus tard. Le brave ne tira pas fortune des quelques meubles et bibelots de valeur que la famille avait réussi à préserver depuis leur installation en Andalousie.

Plus impérieux, il s'empressa de marier ses enfants avant le voyage. Qu'allait-on trouver à l'arrivée ? Autant forger les liens de la communauté au départ. On serait plus fort en terre étrangère !

« Où partons-nous, papa ? demanda la petite Esthera qui à 14 ans s'apprêtait à épouser le fils très âgé (31) du voisin Sananès qui profitait de l'exil pour le caser.

— Soit Constantinople soit Al Djazaïr. J'hésite encore.

— Le Sultan veut bien de nous ?

— Je crois que nous irons à Al Djazaïr d'abord. Ensuite nous verrons. Nous verrons comment les choses se passent. Nos ancêtres ne viennent-ils pas de la région de Caesaria et Tipaza ? Nous y serons mieux qu'ici. J'ai hâte, j'ai hâte.

— Moi, non.

— C'est l'endroit le plus sûr et quasiment le plus proche. Il y a aussi Wahran, mais nous avons de la famille à Al Djazaïr, c'est mieux pour nous. »

Gens de Grenade, de Valence et d'Aragon, juifs ou musulmans berbères, nous passâmes, ou plutôt, repassâmes, en Afrique. Certains retrouvèrent de très lointains ancêtres qui n'avaient jamais quitté leur Maurétanie césarienne. Ce n'était pas notre cas. Pas une âme connue à l'horizon. Vers 1450, les premiers Cazès sautèrent le pas dans l'inconnu africain. Alger pas encore la Blanche, Alger sans casbah fut à nous. La communauté comprenait de nombreuses familles, on aurait du mal à les chiffrer. Elles étaient installées dans la région depuis des siècles et s'il est vrai que nous étions partis, voilà bien longtemps, de Tipaza ou de Cherchell, le moins qu'on puisse dire est qu'on nous avait oubliés. L'accueil ne fut pas des plus chaleureux. C'est toujours pareil. Les nouveaux immigrants sont mal vus par les plus anciens qui les snobent.

« Occupe-toi de ton frère », recommanda Isaac à Esthera comme si le mariage avec un vieillard d'une trentaine d'années ne suffisait pas à la gamine.

Le petit Sancho n'avait pas encore neuf ans, le départ d'Espagne lui avait brisé le cœur. La promesse de son père qu'on reviendrait vite ne valait pas un clou. L'enfant flaira le mensonge.

« C'est pas vrai, objecta-t-il.

— Papa le dit parce qu'il voit que tu as de la peine. »

Dès les premiers mois à Alger Sancho connut ce qu'on appellerait de nos jours des troubles du comportement que son aînée fut chargée de surveiller de près. Il n'allait pas si mal, le pauvre gamin, sauf qu'il était souvent prostré, mangeait désespérément peu, ne parlait pas, sauf à sa sœur, et encore.

Esthera était occupée à détester son époux (principalement à cause de l'odeur nauséabonde, selon elle, qu'il dégageait quand elle se forçait, pour lui faire plaisir, à s'allonger à ses côtés). Elle trouva le temps d'inventer avec son frère une complicité liée au déracinement qui leur fit grand bien à tous les deux, comme si être ensemble c'était le seul remède à l'exil. Il ne leur restait rien d'autre. On les retrouvait souvent dans le grand lit, blottis l'un contre l'autre sous une couverture en laine épaisse. Ils se rappelaient l'Espagne perdue.

Isaac ne tarda pas à relever la tête, pendant que sa fille, confrontée à un époux paresseux et goinfre, inaugurait dans la famille l'ère des jeunes femmes sépharades difficiles et intenses. Moins de deux ans après le départ de Grenade, les événements évoluèrent favorablement pour les exilés. Avec un de ses frères il ouvrit une boutique d'horlogerie grâce aux économies qu'il avait réussi à sortir d'Espagne. Quarante ans plus tard c'eût été impossible, si l'on en croit le décret. Il installa son commerce sur Bâb Az-zoun. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle il y eut des Cazès horlogers. De père en fils ils se repassèrent le flambeau, jusqu'à l'arrivée des Français, un peu avant.

Les nouveaux envahisseurs changèrent les mentalités. Et on changea de profession pour leur faire plaisir.

Les années passèrent. À l'âge de vingt-cinq ans, le petit-fils de Sancho, prénommé lui aussi Isaac, reprit la boutique. 1509 marqua une année noire. Le roi d'Espagne, non content d'avoir changé d'avis et proposé aux Juifs de revenir, attaqua Oran qui passa sous son contrôle. La mer serait bientôt nettoyée de tous ces barbares. Il ne lui restait plus qu'Alger.

« S'il était encore parmi nous, grand-père aurait peut-être voulu repartir, glissa-t-il à son père, tu ne crois pas ? »

— Qui le sait ? Et toi ? demanda Jacob. Et toi ? Aimerais-tu retourner à Grenade ? »

Isaac haussa les épaules.

« Ma vie est ici. Je ne connais pas l'Espagne. Qu'est-ce que je ferais là-bas ? Ils nous ont chassés, c'est trop tard. Et jamais je ne me convertirais pour leur faire plaisir. Si Ferdinand nous envoie sa flotte, je combattrai. Nous n'allons pas revivre ici ce que nous avons vécu là-bas. »

Pour ce qui est du combat, ses concitoyens ne partagèrent pas cet avis. Quand on apprit que la puissante armée navale du roi d'Espagne allait fondre sur Al Djazaïr, on préféra payer un tribut à Ferdinand d'Aragon plutôt qu'affronter une défaite certaine. Après tout, ce ne serait qu'une part infime qu'on verserait sur tout ce que nous rapportaient les courses grâce aux corsaires... Méfiants, les Espagnols s'empressèrent de construire un fort sur la petite île qui

fait face à la ville. Pour mieux nous bombarder à l'œil.

« Ces canons ne nous laissent guère de chance. Ah ils sont forts ! Cette citadelle ne me plaît pas, s'écria Isaac. C'est une épine plantée au cœur ! Au moindre mouvement de nos galères, avec leurs canons ils ne manqueront pas de...

— Bah, les galères partiront d'ailleurs, rétorqua le vieux Jacob. Nous serons obligés de haler nos navires sur la plage de Bâb el Oued, c'est tout. Cela va compliquer la course, c'est sûr, mais pas la rendre impossible, n'aie aucune crainte.

— Quel gênant voisinage ! Une garnison de plusieurs centaines d'hommes qui contrôlent notre port. »